

ne sonnaient plus pour eux ; un morne silence pesait sur Québec. La nuit et le jour on voyait, allant et venant à la hâte, les prêtres et les sœurs de charité. Les uns portaient Dieu au travers de la désolation générale, et les autres, au nom de Dieu, portaient des soins, des secours, des consolations et des prières. Dans ces terribles circonstances le fond des cœurs se montrait.

À côté des plus douloureuses lâchetés se dressaient les plus vaillants courages ; des abnégations héroïques, des dévouements qui peut-être ne pouvaient trouver qu'en Dieu leur récompense, parce que Dieu seul en pouvait mesurer toute la profondeur et toute l'étendue.

Des médecins, des prêtres, des sœurs de charité tombaient au milieu de ce terrible combat, et tout aussitôt ces vides étaient comblés, comme sur les champs de bataille, quand le canon fait une trouée au milieu des escadrons, les combattants se rapprochent et se serrent, afin d'opposer toujours à l'ennemi une résistance égale, un front qui ne plisse pas, et l'on avance sans regarder en arrière.

Le cœur seul retourne vers ceux qui sont tombés sous le feu de l'ennemi, payant de leur vie la vie d'un frère.

La force d'âme s'opposait à l'ennemi invisible, comme aux bataillons on oppose la mitraille.

Dans cette terreur universelle, ceux qui ne fuyaient pas cherchaient leur devoir.

Bien des cœurs, touchés de tant de douleurs, auraient voulu porter un secours sans le pouvoir. La vie du monde avait dissipé les forces vives de l'âme : les dons de la charité vulgaire se dévoilaient dans toute leur insuffisance.

Que peut l'argent contre la mort ?

Après avoir ouvert sa bourse, on fermait son cœur ; dans le cœur fermé la terreur entraînait, et on fuyait.

On voyait à travers la ville de longues files de pauvres se rendant dès le matin, aux portes hospitalières et qui devaient peut-être, au retour, trouver dans leur famille, un membre de moins. Là, des secours leur étaient distribués.

Des mères affaiblies par le travail et la maladie, terrifiées par la crainte, tendaient la main pour leurs enfants. On en voyait parmi elles qui jusque-là avaient suffi par leur travail aux besoins de la maison, et qui, pour la première fois, recouraient à l'aumône ; elles se mêlaient à celles qu'une plus rude misère avait depuis longtemps aguerries à cette tristesse. Elles abritaient leurs récents haillons sous les haillons plus anciens de leurs compagnes et dissimulaient leur douleur comme une honte.

On voyait circuler dans cette cohue la robe grise des Sœurs de Charité. Elles cherchaient les plus timides, celles qui se cachaient. Leur sollicitude allait à celles qui réclamaient le moins. Elles interrogeaient les visages (les yeux de la charité sont perçants), et souvent ceux qui se tenaient à l'écart étaient les premiers aperçus, consolés et secourus.

Parmi ces pauvres se trouvait une femme cachée sous un chapeau déformé, abritée d'un vieux voile, gantée de vieux gants de tricot reprisés, enveloppée d'un châle, jadis beau, aujourd'hui presque en loques. Cette femme, toujours silencieuse, recevait

quand on lui donnait et ne demandait jamais rien. Elle ne parlait jamais, jamais elle ne racontait sa misère. Elle était de tous les groupes, allait à toutes les portes, recevait sans rien témoigner, ou s'éloignait sans avoir rien reçu, sans que jamais ni les sœurs ni les pauvres aient pu pénétrer le secret de sa misère. Sa demeure était ignorée : elle sortait on ne savait de quel coin ; mais sa réserve et son air honnête la faisaient remarquer ; on la croyait déchuée de quelque fortune, on la disait veuve.

Parmi les Sœurs chargées de venir en aide aux pauvres, une surtout l'avait remarquée. Sœur Angélique avait même, d'un regard charitablement indiscret, pénétré à travers l'épaisseur du voile qui cachait le visage de la Veuve : elle était jeune.

La Sœur Angélique lui avait parlé et n'avait obtenu que quelques monosyllabes, et comme la sœur Angélique savait que la discrétion est une charité, elle n'avait pas insisté, mais elle ne perdait pas de vue la Veuve, et quand elle ne la voyait pas tout d'abord dans le groupe de ses pauvres, elle était inquiète, elle cherchait du regard. Elle craignait que la maladie n'atteignît cette femme dont on ignorait la demeure et qui pouvait rester ainsi sans secours.

Peu à peu le cœur de la Sœur s'était attaché à cette inconnue de la misère, il lui avait semblé qu'un jour le regard de cette femme avait croisé son regard d'une façon sympathique et tendre, et que depuis ce jour une singulière amitié muette existait entr'elles.

À travers les misères et les calamités de cette terrible année, à travers ses rudes et dangereux devoirs, la sœur Angélique pensait à la Veuve, priait pour elle, souhaitait de la connaître, et ne désespérait pas de découvrir sa demeure.

Chaque matin, entre la Sœur et la Veuve il y avait une entrevue à distance, et quand la Sœur remettait à la Veuve les secours que celle-ci ne réclamait que par sa présence parmi les pauvres, oserai-je dire que quelque chose de plus affectueux et de plus tendre accompagnait l'aumône. Dans ce cœur ouvert à toutes les infortunes la Veuve avait une place particulière.

Un certain attendrissement saisissait la sœur Angélique quand elle apercevait l'affreux chapeau, le châle en loques et la robe reprisée de son amie.

Une amitié était née à travers la détresse et les terreurs du moment. Les ravages du fléau n'avaient pu empêcher d'éclore une merveilleuse fleur de tendresse.

À cette époque vivait, rue de Lille, dans un magnifique hôtel, une jeune femme récemment mariée. Je l'appellerai, si vous voulez, la comtesse Marie, car vraiment elle s'appelait Marie.

La terreur qui couvrait Paris semblait n'avoir point approché d'elle.

Elle multipliait ses visites, invitait sans cesse, et chaque jour remplissait son hôtel de toute la société parisienne.

Je ne dirai pas sa beauté, car elle n'était point belle, mais son esprit, sa grâce, son savoir retenaient et charmaient tout le monde.

Elle usait de toutes les ressources et de toutes les séductions de la fortune et de l'esprit, pour retenir autour d'elle ses nombreux amis. C'était pour elle un vrai triomphe d'en empêcher un de partir. Diners,